



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 7 (2012)

*L'œuvre de Martín Fernández de Navarrete (1765-1844)
Nouvelle édition et nouvelle lecture de « los hechos de los españoles »*

Louise BÉNAT TACHOT

www.hisal.org | mars 2013

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/BenatTachot2012>

L'œuvre de Martín Fernández de Navarrete (1765-1844) Nouvelle édition et nouvelle lecture de « los hechos de los españoles »

Louise Bénat Tachot*

Depuis de nombreuses années mes préoccupations me portent vers l'historiographie des Indes de la période coloniale, tout particulièrement vers ces textes que les éditeurs de la *Real Academia de la Historia* (RAH) du XIX^{ème} appelleront *Crónicas primitivas*. L'étude de ces textes fondateurs de l'histoire hispano-américaine amène à croiser à de multiples reprises Martín Fernández de Navarrete, intellectuel érudit aussi omniprésent que pas ou mal connu. Fernández de Navarrete se rencontre par raccroc à la faveur d'une note éditoriale, d'un commentaire savant en pied de page : il est le « passage obligé » de tout chercheur qui s'intéresse à Colomb, Vespucci, Magellan, Alonso de Santa Cruz ou Sebastián El Cano.

Cette rencontre scientifique a donc été l'occasion d'engager une enquête que je souhaitais faire depuis longtemps : m'intéresser à ce savant érudit dont la fonction essentielle fut d'exhumer des documents d'archives, les transcrire, les classer, les commenter et les éditer. C'est ainsi que l'édition du journal de bord de Colomb à partir de l'exégèse de la *Historia de las Indias* de Bartolomé de las Casas¹ et de nombreux manuscrits d'archives constitue un ouvrage de référence sur le plan scientifique de l'édition commentée, tout comme l'ensemble de son œuvre la plus imposante et la plus

* Université Paris Sorbonne

¹ Les textes concernant les voyages de Christophe Colomb par Fernández de Navarrete furent traduits et publiés en français par ordre et sous les auspices de S. M. catholique sous le titre *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau Monde de 1492 à 1504 suivies de diverses lettres et pièces diverses extraites des archives de la Monarchie espagnole. et publiées par Don M. F. de Navarrete*, Ouvrage traduit de l'espagnol par A. CHALUMEAU DE VERNEUIL et Monsieur de LA ROQUETTE, Paris, 1828, 3 vol..

pratiquée par les historiens à savoir les cinq tomes de la *Colección de viajes y descubrimientos que hicieron por mar los españoles desde fines del siglo XV y siglo XVI (1825-1837)*².

L'objet de cette étude est modeste : il s'agit de tenter de discerner quel fut le projet éditorial de don Martín, dans le cadre de ce colloque qui interroge le rôle des traductions, traducteurs et circulation des idées au temps des révolutions hispano américaines (1780-1824). La perspective sera donc de comprendre comment et pourquoi depuis l'Espagne, un savant dont l'érudition fut encyclopédique entreprit cette vaste aventure éditoriale des textes américains de la première heure, entreprise, qui court pendant toute la première moitié du XIX^{ème} siècle.

Scansion du temps éditorial et du temps politique au cours du XIX^{ème} siècle

Ma curiosité et mon intérêt étaient redoublés par les dates de Fernández Navarrete, 1765-1844, autant dire qu'il est largement antérieur au grand mouvement éditorial entrepris par la RAH s'agissant des chroniques des Indes.

En effet, chacun sait que l'américanisme historiographique semble n'avoir acquis ses lettres de noblesses qu'avec l'avènement du libéralisme espagnol et l'entreprise de la *Real Academia* même si celle-ci fut créée en 1755 dans le cadre de la politique régéraliste de la politique des Bourbons. En 1850, les grands travaux de recension, de copie et d'organisation, fruit du travail scrupuleux et minutieux de Muñoz qui est à l'origine de la création et de l'organisation des archives des Indes, n'avaient toujours pas fait l'objet d'éditions, en dépit des multiples tentatives de la *Real Academia*. En effet, à la fin du XVIII^{ème}, après l'avoir nommé chroniqueur des Indes puis membre de l'Académie de l'Histoire en 1779, le roi avait chargé Juan Bautista Muñoz de la rédaction d'une *Historia de América* qui serait un contrepoint à celle de Robertson (*The history of America*, Londres, 1777) dont l'impact avait été majeur y compris au sein des élites créoles américaines³. Dans ce but de contre-offensive historiographique, Muñoz, auteur d'un catalogue que l'on peut aujourd'hui consulter à la Bibliothèque de la Royale Académie de l'Histoire à Madrid, collecta et recopia avec minutie de nombreux manuscrits originaux. L'imposante documentation plus la lourdeur du dispositif

² *Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV y siglo XVI*, coordinada é ilustrada por Don Martín FERNANDEZ DE NAVARRETE, Madrid, Imprenta real, 1825-1837, 5 vol..

³ Dans cette même perspective, il y eut une tentative d'édition de Sepúlveda qui avait fait l'objet de copies au XVIII^{ème} à l'instar de la *Historia general y natural de las Indias* de Gonzalo FERNANDEZ DE OVIEDO par le grand inquisiteur de Séville puis par son neveu ; les deux manuscrits ont connu un itinéraire similaire et participent du même projet politique de la couronne ; Cerda y Rico fut chargé par le directeur de l'Académie de l'édition de Sepúlveda en 1777 : l'œuvre complète sera imprimée en quatre volumes en 1780.

historiographique critique firent que Muñoz ne publia que le premier tome de la *Historia del Nuevo Mundo* avant sa mort en 1793 soit six livres dont l'histoire ne va que jusqu'en 1500⁴.

Que ni pendant la période des Bourbons ni pendant la première moitié du XIX^{ème} siècle il n'y ait eu de réelle politique éditoriale des chroniques des Indes s'explique par différentes raisons dont la principale est peut être comme le fait observer Palmira Vélez, le risque idéologique qu'il y avait à éditer l'œuvre de Las Casas⁵. La *Comisión de Indias* créée au sein de la *Academia de la Historia* avait projeté l'édition de deux collections comme le déclare *El informe inédito* de 1821 : l'une de mémoires et documents pour l'histoire du Nouveau Monde, l'autre des « *historiadores de Indias* » ; la première devait rassembler des relations, lettres, journaux de bord et autres documents sur l'histoire naturelle, de documents portant la géographie l'astronomie et la science nautique. La seconde collection reprenait le projet de Barcia des « *historiadores primitivos de Indias* » et des copies inédites de Muñoz : une telle publication devait « *ilustrar de un modo nuevo y el más autentico los hechos memorables de los españoles en los dominios de Ultramar* »⁶.

Trois ouvrages devaient principalement être enfin sortis de l'oubli : la *Historia General y Natural de las Indias* de Gonzalo Fernández de Oviedo dont les manuscrits des 50 livres étaient fort loin d'être assemblés, et la *Historia de las Indias* de Las Casas (les deux premiers volumes) ainsi que l'œuvre de Bernardino de Sahagún. Les 668 folios de la *Historia de las Indias* de Las Casas occupèrent les membres de la *Junta de Indias* parmi lesquels figurent Fernández de Navarrete, Juan Agustín Ceán Bermúdez, Juan López et Felipe Bausá, pendant plus de 13 mois (1820-1821) mais en ces temps de crise de l'ancien régime, il leur parut préférable de ne pas publier l'œuvre de Las Casas « *porque contradiciendo siempre el derecho de los españoles a la conquista y acriminando perpetuamente su conducta pareció que en circunstancias presentes – informe de 1821 - ni sería conveniente ni oportuna su publicación ni decoroso a la nación autorizarla* »⁷. Le rapport souligne les « outrances » du texte lascasien, « *el obispo no ve sino la opresión y la destrucción de los indios* »⁸ victime de son

⁴ C'est Andrés GONZALEZ DE BARCIA qui en 1749 avait ouvert la voie en procédant à une première édition peu soignée des *Historiadores primitivos de las Indias Occidentales* en 3 volumes.

⁵ Palmira VELEZ, *La historiografía americanista en España 1755-1936*, Madrid, Iberoamérica Vervuert, 2007.

⁶ ARAH, leg 21, carpeta 6, sec 20 Año 1821, *Dictamen de la Comisión de Indias acerca de la publicación de la Historia del obispo Fray Bartolomé de las Casas*, leído el 1ero de marzo de 1821, in *Ibidem*, p. 28.

⁷ Martín FERNANDEZ DE NAVARRETE, José AMADOR DE LOS RIOS (coaut.), Juan AGUSTIN CEAN BERMUDEZ, (coaut.), Pascual de GAYANGOS, « *La Historia General de las Indias* » del Rvdto P. Bartolomé de las Casas : *informes de 1821 y 1856*, <http://www.cervantesvirtual.com>.

⁸ *Idem*.

imagination « *acalorada* »⁹ et de son grand âge. Comme le dit Palmira Vélez, « *la academia deseaba publicar fuentes, pero no cualquier fuente* »¹⁰.

Il est certain que le statut de Las Casas « *protector de los indios* » glorifié par les jeunes indépendantistes et par les libéraux espagnols¹¹ était sévèrement jugé à l'inverse par le gouvernement conservateur colonial et sa prudente Académie de l'histoire. Par ailleurs, concluait la commission, Antonio de Herrera ayant largement puisé dans l'œuvre de Las Casas pour rédiger ses *Décades* : quel besoin y avait-il de procéder à l'édition du texte de Las Casas, texte saturé de digressions aussi fantaisistes qu'inutiles ?

« *Por otra parte siendo cierto que en las Décadas de Antonio de Herrera goza el público todo lo sustancial de la obra [de las Casas]* »¹². C'est ainsi que fut enterrée la polémique et avec elle l'édition de las Casas au moment même où les colonies américaines achevaient leur mouvement d'émancipation.

Membre de l'Académie, Fernández de Navarrete va quant à lui être associé à l'édition de la première collection, celle des documents, relations, lettres des découvreurs, collection organisée autour de thèmes géographiques et nautiques.

Le destin éditorial de l'œuvre de Las Casas a partie liée avec l'évolution politique de l'Espagne : mise sous le boisseau pendant l'absolutisme décadent de Ferdinand VII, l'œuvre est à l'ordre du jour lorsque l'Espagne gagnée au libéralisme va reconnaître l'indépendance des nouvelles nations américaines : c'est donc beaucoup plus tard, pendant la période libérale que la commission des Indes et des savants comme Antonio Benavides (qui sera directeur de la RAH), Amador de los Ríos, Pascual Gayangos considéreront que l'heure était venue de se dégager des vieilles craintes et d'une prudence inutile. A la différence des décennies antérieures, éditer Las Casas en 1856 parut une affaire nécessaire voire urgente. Nécessaire pour la même raison que cela avait été inopportun trente ans plus tôt ; les étrangers ne connaissaient l'œuvre que tronquée à travers la mauvaise traduction de Llorente qui avait exagéré les accusations du dominicain faute de connaître la totalité de l'œuvre, urgent car si une telle édition complète ne voyait pas le jour, c'était la meilleure façon de conforter les jugements erronés en vigueur, ou pire encore de leur laisser le champ libre.

⁹ *Idem.*

¹⁰ *Idem.*

¹¹ Cf. Manuel José QUINTANA, *Vidas de españoles célebres*, tomo 1, Madrid, 1807. « *La vida de Bartolomé de Las Casas* » se trouve dans le tome III paru en 1833.

¹² Martín FERNANDEZ DE NAVARRETE, José AMADOR DE LOS RIOS (coaut), Juan AGUSTIN CEAN BERMUDEZ, (coaut), Pascual de GAYANGOS (coaut.), *op. cit.*.

« *Vergonzoso sería en verdad que concebido este pensamiento [de la impresión] tantos años ha por la academia [...] nos anticiparan en esto, como en otras : muchas cosas los extraños, con mengua de nuestra dignidad y de nuestra buena fama* »¹³.

Une telle crainte n'était pas vaine, l'œuvre de Remesal fut traduite et éditée en français avant de l'être en espagnol et le livre 42 de la *Historia General y natural de las Indias* d'Oviedo fut traduit et édité par Ternaux Compans en 1848 avant qu'Amador de los Rios n'ait procédé à l'édition complète de la chronique. Les manuscrits de Muñoz furent copiés et vendus en France (Ternaux Compans) comme aux Etats Unis ; on connaît l'activité intense de collectionneur du diplomate américain Obadiah Rich (1777-1850)¹⁴. La première édition des *Choses du Yucatan* de Diego de Landa est réalisée, avec une grammaire et un vocabulaire français–maya, par l'abbé Basseur de Bourbourg à Paris en 1864 lequel découvrit le manuscrit à la bibliothèque de la Royale Académie à Madrid (il s'agissait d'une copie du XVIIIème puisque le texte original est perdu). Ce texte ne sera édité en espagnol qu'en 1881, en annexe de l'œuvre de León de Rosny *Ensayo sobre la interpretación de la escritura hierática de la América Central*.

C'est ainsi qu'une véritable politique éditoriale des textes d'Amérique s'engage en Espagne au cœur du XIXème siècle, brillamment orchestrée par la Royale Académie de l'Histoire. Pendant ces décades que l'on peut appeler « romantiques » et libérales, s'exprime une véritable attraction pour l'histoire qui polarise non seulement l'intérêt intellectuel mais aussi l'édition, comme si le passé devenait une clé de compréhension pour le présent, d'une façon aiguë, presque obsessionnelle. Cette période succède à l'historiographie érudite du XVIIIème dont la visibilité, s'agissant des chroniques primitives des Indes par exemple, était réduite et à la frilosité du premier XIXème siècle.

Morales Padrón observe avec perplexité que dans les premières décennies du XIXème siècle, alors que l'Espagne est en train de mesurer son incapacité à s'opposer aux mouvements des *Libertadores*, un silence assourdissant plane sur l'historiographie péninsulaire s'agissant de l'Amérique : « *de lo estudiado se deduce que primó la indiferencia, la ignorancia, frívola confianza, imprevisión, amor ciego. Nunca encono, despecho, odio. La lectura de memorias crónicas periódicos u otros textos coetáneos demuestran que el tema no mereció el tratamiento que requería. No hubo preocupación nacional o colectiva* »¹⁵. L'examen des écrits historiques de la période confirme qu'aucune information ne figure sur la perte de l'Amérique. Peut-être est-ce dû aux

¹³ ARAH, *Comisión permanente de Indias*, año de 1856, leg. 21, carpeta 12, sec. 20, *Dictamen acerca de la impresión de la historia general de las Indias escrita por el padre fray Bartolomé de las Casas*, leído en junta de 1ero de febrero de 1856, <http://www.cervantesvirtual.com>.

¹⁴ Obadiah RICH écrivit *A Catalog of Books relating principally to America, arranged under the Years in which they were printed, 1500-1700*, London, 1832 ; *Miscellaneous Catalog of Books in all Languages*, London, 1834 ; et *Bibliotheca Americana Nova, or a Catalog of Books in Various Languages, relating to America, printed since the Year 1700*, in 2 vols., London and New York, Volume I, 1835 et Volume II, 1846.

circonstances politiques que connaît l'Espagne (invasion et occupation napoléonienne, et acéphalie de la monarchie des Bourbons). L'hypothèse de l'historien est celle d'une occultation traumatique : « *el propio drama nacional apagó o corrió un velo sobre la guerra hispanomamericana, impidiendo la plasmación de una imagen* »¹⁶. Un déni de réalité ou une frilosité politique : ne pas acter l'indépendance des nouvelles nations américaines et ne pas diffuser l'œuvre de Las Casas participerait du même refus de la part des intellectuels des années 1810-1825.

Ce n'est qu'à la longue que l'Espagne qui s'était convaincue que l'enfant prodige reviendrait dans le giron familial, devra se rendre compte que cette perte est irréversible. 1834 ouvre l'ère d'une nouvelle politique diplomatique, lorsque Martínez de la Rosa, Ministre libéral modéré fera les premiers pas en direction des jeunes nations américaines. Le premier pays à être reconnu par l'Espagne sera le Mexique en 1836 mais il faudra attendre la fin du siècle pour que l'ensemble des nations américaines soient à leur tour reconnues (le Honduras ne le sera qu'en 1896). L'édition des textes coloniaux va se développer au XIX^{ème} siècle selon un rythme qui ne peut se comprendre sans prendre en compte les enjeux politiques de l'Espagne dans ses rapports délicats avec les ex-colonies qui viennent de s'émanciper, et dans ses rapports avec les autres puissances européennes. L'intérêt pour ces textes coloniaux qui, pour leur majorité, étaient ignorés ou oubliés, se double sur le plan politique d'un long processus de reconnaissance des nouveaux Etats américains par l'Espagne. Il faudra attendre 1896 pour que quinze Etats américains souverains entretiennent des relations diplomatiques avec l'Espagne. Il y a donc un parallèle évident entre la promotion d'une politique éditoriale de la RAH s'agissant des textes américains et la conscience politique d'une nouvelle configuration de l'hispanité.

A partir des années 1850, s'amorce l'édition d'un ensemble d'œuvres fondatrices qui, soit avaient été l'objet d'une édition partielle, soit avaient circulé ou dormi sous la forme de copies manuscrites (quant aux chroniques américaines régionales, elles avaient été les plus sacrifiées). Les œuvres de Las Casas, Fernández de Oviedo, Cieza de León, Bernabé Cobo pour ne donner que quelques exemples se verront enfin consacrées par une édition intégrale. Les maîtres d'œuvre de ces éditions, qui s'avèrent être des entreprises gigantesques, figurent parmi les plus grands érudits tels que Jiménez de la Espada - qui prit en charge l'édition des *Guerras civiles del Perú* de Cieza de León entre 1876 et 1880 (*Biblioteca hispano-americana*), l'édition des écrits de Las Casas et de Bernabé Cobo en 1890 ainsi que des *Relaciones geográficas del Perú* en 1881 -, Enrique de Vedia - qui dirige la *Colección de la Biblioteca de los autores españoles* entre 1852 et 1853 -, et Amador de los Ríos qui mène enfin à son terme l'édition des cinquante livres de la *Historia general y natural de las Indias* de Fernández de Oviedo.

¹⁵ Francisco MORALES PADRON, « *La imagen de Hispanoamérica en la España de los siglos XIX y XX* », in *Estudios latinoamericanos*, 6, 1980, pp. 199-236.

¹⁶ *Ibidem*, p. 204.

Quant à López de Gómara dont la *Historia de las Indias* avait été éditée par Barcia comme nous l'avons dit ou Remesal qui avaient été édités au XVIème¹⁷, ils seront réédités après une période d'enfouissement de trois siècles pour ce dernier.

Comment comprendre alors l'édition de la collection de Fernández de Navarrete, *Viajes y descubrimientos...*, sous l'égide de la RAH, si tôt dans le siècle, entre 1825 et 1837 ? Faut-il n'y voir qu'une des formes d'autisme politique et intellectuel, la marque d'une sensibilité aveugle en contradiction avec la rupture politique et militaire du temps, un « *amor ciego* » qui relève du déni historique ? Ou bien une autre démarche, un autre tramage idéologique sous-tend-il cette magistrale entreprise éditoriale ?

En tout état de cause, et contrairement à ce qu'affirme Morales Padrón, dans les premières décennies du XIXème, le silence éditorial n'a pas été total, la figure de Don Martín se détache, sorte de pionnier solitaire mais proluxe, ce qui ne laisse pas d'être paradoxal puisque les conditions historiques étaient réunies pour expliquer l'écrasement de la politique éditoriale. Il suffit de songer au marasme économique qui caractérisa le règne réactionnaire de Ferdinand VII et aux échecs subis par l'Espagne, entre le désastre de Trafalgar, l'invasion napoléonienne, les guerres civiles et surtout la perte des colonies américaines. Comme le fait observer S. Lakhdari « *sans flotte et sans argent, l'Espagne est incapable de s'opposer aux mouvements de libertadores* »¹⁸, plus incapable encore d'engager une politique culturelle qui permettrait de les penser. Le panorama de l'édition fut stagnant et morose, frileux et censuré comme nous venons de le définir en accord avec Morales Padrón, la question de la place et de la valeur politique du travail éditorial de Navarrete mérite donc d'être posée et il faut y regarder de plus près.

Pionnier solitaire (1765-1844)

Assurément l'œuvre de Fernández de Navarrete oblige à revoir l'ensemble de ces données, lui dont la vie traverse pendant trois quarts de siècle une série de changements politiques liés à quatre règnes différents. Il meurt dans une Espagne qui ne ressemble guère à celle qui l'avait vu naître en 1765, celle de Carlos III et de ses autoritaires réformes menées par des ministres « *ilustrados* » fameux comme Campomanes, Campillo ou Floridablanca. Dans cette Espagne qui recompose ses lois commerciales, le jeune Navarrete put assister à la libéralisation du commerce avec les colonies américaines et le développement du trafic maritime qui s'ensuivit, une Espagne objet de la convoitise et des agressions étrangères dont Trafalgar devenait la marque la plus

¹⁷ La *Historia de las Indias y Conquista de México* de Francisco LOPEZ DE GOMARA fut éditée au XVIème siècle en 1552, 1553, 1554 et 1555 ; et Remesal fut éditée une première fois en 1619 à Madrid par Fr. de Angulo.

¹⁸ Sadi LAKHDARI, « L'Espagne en Amérique : de l'empire à la communauté ibéro-américaine de nations », *Limes, Revue française de géopolitique*, n°3, été 2000, p. 74.

douloureuse. Don Martín est un homme du XVIIIème siècle, un siècle qui promeut les sciences et les techniques pour assurer à travers l'éducation la prospérité pour le peuple mais sans le peuple. Il fut un jeune « *ilustrado* » qui vécut dans cette atmosphère politique et culturelle, fasciné par l'histoire et les sciences et convaincu de la convergence nécessaire entre les progrès de l'économie politique et l'application des sciences exactes, comme il le déclarera en 1791 lors de son discours d'entrée à la *Real Sociedad Matritense*.

Il fut d'abord par tradition familiale un officier de marine qui s'opposa aux Anglais à Cadix. Lorsqu'il participe à la bataille du cap Espartel le 20 octobre 1782, il a 27 ans. En 1787, il a le grade d'« *alférez de navío* ». Notons que pendant toute cette période de jeunesse, les préoccupations de don Martín furent nettement littéraires comme le démontre Cañedo Fernández¹⁹. Il ne déposera pas cet attrait pour la littérature car son oeuvre *La vida de Miguel Cervantès Saavedra escrita e ilustrada con varios documentos pertenecientes a la historia de la literatura de su tiempo* fut publiée en 1819 à Madrid et a fait l'objet de nombreuses rééditions.

Pourtant ce marin de carrière, obéissant au mandat de la *Real Academia* va s'orienter vers l'histoire et s'attacher à traiter les masses de documents gisant dans les archives des Indes, devenant ainsi une cheville ouvrière de la RAH. Il est défini par ses contemporains comme « *un hombre de lectura inmensa* », « *el último enciclopedista* », et sa biographie a été retracée avec abondance de détails dans l'introduction à l'édition des « *viages* » dans la *Colección BAE* par Carlos Seco Serrano (*Vida y obra de Martín Fernández de Navarrete*), qui déclare à son sujet « *un liberal como deberíamos serlo todos* »²⁰. Selon Seco Serrano, la vie de Fernández de Navarrete a fini par se fondre et se confondre avec l'entreprise cyclopéenne que fut son travail éditorial. Il faudrait d'ailleurs y ajouter la *Biblioteca marítima española*²¹, œuvre posthume qui sera éditée en 1851 et la fameuse dissertation « *sobre la historia de la náutica* » qui fera aussi l'objet d'une édition posthume en 1846²².

Que l'œuvre de Navarrete ait été lue hors de l'Espagne, cela ne fait aucun doute ; pour preuve la traduction dès 1826 des *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb* que nous avons citée plus haut.

¹⁹ Jesús CANEDO FERNANDEZ, « Martín Fernández de Navarrete, crítico literario, un joven marino y la literatura a finales del siglo XVIII », in Actas del IV Congreso Internacional de Hispanistas, Salamanca, 1982, pp. 243-253.

²⁰ *Obras de D. Martín Fernández de Navarrete*, edición y estudio preliminar de D. Carlos SECO SERRANO, Madrid, Biblioteca de autores españoles, 3 vol., 1954-1955, p. 75.

²¹ Martín FERNANDEZ DE NAVARRETE, *Biblioteca marítima española*, obra póstuma, Madrid, Imprenta de la viuda de Calero, 1851, 2 vol.

²² Martín FERNANDEZ DE NAVARRETE, *Disertación sobre la historia de la náutica y de las ciencias matemáticas que han contribuido a sus progresos entre los españoles*, obra póstuma del Excmo Sr D. Martín Fernández Navarrete, Real Academia de la Historia, Madrid, Imprenta de la viuda de Calero, 1846.

Navarrete fut très tôt membre de la *Sociedad Económica Matritense* et le discours qu'il fit en 1791 glosait les progrès qu'une nation peut faire dans sa science politique dès lors qu'elle sait appliquer les sciences exactes et naturelles. La tourmente de 1789, la mort de Louis XVI et l'avènement de Charles IV allait provoquer un changement dans l'horizon d'un tel pronostic : conflits en Europe, gouvernement de Godoy, peur révolutionnaire tandis que se préparent les « *doceañistas* » au sein de l'Université de Salamanque. La crise de la guerre d'indépendance et de l'invasion napoléonienne en 1808 constitue une étape décisive. Une alternative se dégage : soit la proposition réformatrice napoléonienne (manifeste de Bayonne) soit la nation en armes des « *doceañistas* » de Cadix.

On sait que la riposte populaire fut la guerre, catalyseur du patriotisme espagnol : mais il y eut des « *afrancesados* » espagnols, une minorité « *ilustrada* » pour hésiter. Navarrete quant à lui refusa les charges qu'on lui proposait et partit à Cadix. Après la guerre d'indépendance, Navarrete, déjà âgé, va vivre cette longue période « agonisante » et douloureuse du règne de Ferdinand VII et ses va et vient entre le néoabsolutisme et constitutionnalisme, tandis que l'Amérique déployait ses bannières et brûlait celle du vieil empire. L'Espagne est pour cette période une terre violente où les guerrillas, les pronunciamientos et le « *trienio constitucional* » sont autant de secousses sismiques. Don Martín occupa des fonctions administratives de haut niveau : il fut nommé à l'Académie royale de San Fernando, dont il fut secrétaire, à l'Académie de la langue dont il fut bibliothécaire et enfin à la *Real Academia de la Historia* dont il fut le directeur pendant 19 ans. Il poursuivit inlassablement ses travaux en dépit des turbulences et des convulsions du temps.

Lorsqu'il meurt en 1844, l'Espagne n'a plus rien à voir avec celle qui l'a vu naître : le régime libéral de Isabel II s'amorce (gouvernement de Narvaez), c'est une Espagne où lentement, après bien des replis et des régressions, la monarchie libérale est en train de se consolider, au prix des guerres carlistes.

Navarrete est plus un libéral modéré qu'un radical progressiste : dans quelle mesure voit-il l'avènement d'une nouvelle société, avec ses classes moyennes, une Espagne libérale et romantique, dans quelle mesure a-t-il compris ce qui s'est joué en Amérique ? Il meurt en 1844, justement l'année de la première à Madrid du Don Juan Tenorio de Zorilla et peu avant que le mouvement des historiens de la RAH, avec Modesto Lafuente, Amador de los Ríos, Pascual Gayangos, Enrique Vedia, Jiménez de la Espada, Fernández Duro n'atteigne sa maturité, et n'assume la rupture avec le passé, bien que l'abolition de l'ancien régime et l'instauration d'un Etat libéral aient été d'une grande complexité comme l'atteste l'instabilité dans tous les domaines du règne de Isabel II.

Alors que penser du sens de l'entreprise de Navarrete à la fois défi et réussite dans un contexte de pénurie, de difficultés éditoriales multiples, de manque de paix, de manque d'argent, de manque de cohérence ? L'enjeu éditorial est de taille.

Une édition au XIX^{ème} siècle n'a pas grand-chose à voir avec une édition au XVI^{ème} siècle. Commanditée non plus par l'auteur et avec des fonds privés (d'un particulier, d'un ordre religieux ou d'un « *municipio* ») mais par une institution aussi prestigieuse et officielle que la Royale Académie de l'Histoire, elle prend une toute autre dimension quantitative et qualitative. Les érudits qui les prennent en charge ne sont évidemment pas dans le même rapport au texte. Le soin et l'érudition de don Martín - qui sont les exigences affichées par les nouveaux statuts dont l'Académie s'est dotée dès 1792 - font que l'édition des documents qui composent la collection des « *viages y descubrimientos* » peut être considérée comme une première édition de ces textes fondateurs.

Pour être compris, cet effort éditorial est à replacer dans un contexte international. A la suite de l'indépendance des Etats Unis puis des colonies espagnoles, les puissances du Nord de l'Europe ainsi que les Etats Unis se sont intéressées de plus près à ces nouveaux espaces jusque là verrouillés. Dès la fin du XVIII^{ème} siècle, avec l'œuvre de Robertson en 1777, les Anglais avaient réanimé la légende noire, mettant à mal la légitimité espagnole. Les éditions de textes espagnols par de brillants collectionneurs de manuscrits, français, anglais et nord-américains prennent parfois de vitesse les éditions espagnoles, comme on l'a vu.

L'édition au XIX^{ème} siècle des textes datant de l'époque coloniale ne fut pas le seul fait des puissances étrangères aux colonies, les nations nouvellement émancipées vont, elles aussi, ouvrir un chantier de récupération des lettres américaines. Ainsi Carlos María de Bustamante édite au Mexique, dès les années 1829, la *Historia general de las cosas de Nueva España* en trois volumes de Fray Bernardino de Sahagún ; Ramírez pour sa part édite *La Historia de las Indias de Nueva España* de Diego Durán en deux volumes entre 1867-1880. Joaquín García Icazbalceta publie de son côté un remarquable état bibliographique du XVI^{ème}, la *Colección de documentos para la historia de México* (le premier tome en 1858 et le deuxième en 1866), précieux catalogue des textes fondateurs de l'histoire coloniale du Mexique. Tous ces ouvrages continuent d'être des ouvrages de référence aujourd'hui.

La fonction de Fernández de Navarrete à la direction de la RAH impose de réfléchir à son travail éditorial en termes élargis, dans un monde en turbulence mais où les autres nations prennent déjà pied dans l'édition et dans la géographie américaine, et je pense que Navarrete a parfaitement identifié les effets de concurrence politique qui se jouaient dans l'appropriation des textes par le travail critique de l'édition. Il est donc surprenant que ce compilateur savant, cet encyclopédiste érudit, précis, tenace n'ait guère fait l'objet d'étude particulière, comme si cet effet d'accumulation minutieuse et

exceptionnelle de données qui sert à tant de chercheurs avait quelque chose d'évident, sans qu'on ait à se demander le sens ou les sens possibles d'une telle entreprise qui fut non seulement l'entreprise d'une vie mais aussi d'une époque.

Car l'œuvre est colossale, unique et fondatrice, elle sera la pierre angulaire de toutes les collections postérieures sur la découverte et l'exploitation du Nouveau Monde, les fameux CODOIN (*Colección de Documentos Inéditos para la Historia de España*) que ce soit ceux de l'Espagne (et Navarrete participe à la première livraison) ou ceux des Indes Occidentales qu'éditera Luis Torres de Mendoza pour les premiers volumes en 1864, gisements précieux des documents officiels et non officiels de l'*Archivo de Indias*. Mais Navarrete présente sa collection sous un angle très particulier qui est celui de la maîtrise maritime, de l'histoire scientifique et géographique espagnole, autant dire des thèmes qui semblent être tombés en désuétude aujourd'hui. Il n'y a pas de place dans la présentation que rédige Navarrete pour la question de l'autre, pour la connaissance des « *pueblos americanos* » pas plus qu'il n'aborde le droit des gens, la construction de la société coloniale et les succès ou les échecs de l'évangélisation. Il ne souhaite pas davantage restaurer le prestige d'une grande Espagne conquérante, belliqueuse, chevaleresque, qui grâce à ces valeureux capitaines a occupé d'immenses territoires pour mieux y diffuser la parole du Christ, comme pouvait l'affirmer la grande chronique américaine des siècles passés. En aucune manière.

C'est sous l'égide de la géographie, celle des routiers, de la navigation, une géographie en mouvement ou si l'on préfère une dromographie que Navarrete conçoit son œuvre et ce n'est pas le moindre des paradoxes, qu'il désire retracer l'élan, l'énergie, l'audace des navigateurs d'Espagne au XVIème siècle et souligner le rayonnement des puissances ibériques qui ouvrirent le monde grâce à la navigation en une période de l'histoire de l'Espagne inscrite sous le signe de la perte, et plus encore en 1825.

De la leçon des discours

Quelques discours inauguraux prononcés devant la Royale Académie ou le long prologue au premier tome des « *viajes y descubrimientos* » peuvent aider à clarifier l'armature scientifique et idéologique ainsi que le projet porté par Navarrete. Etant entendu qu'une étude plus approfondie de l'ensemble des discours prononcés et des pièces liminaires ainsi que ses dissertations reste à faire, j'ai sélectionné le *Discurso histórico sobre los progresos que ha tenido en España el arte de navegar* de 1800, et celui de 1838, tous deux lus devant la Royale Académie de l'Histoire, la dissertation nautique, et l'introduction aux « *viajes y descubrimientos* » de 1825. On y discerne ce que l'on pourrait appeler la philosophie historique de son travail, une restauration qui est aussi sans doute une réparation de l'histoire de l'Espagne, une Espagne abîmée,

blessée, oubliée, en se plaçant sur le terrain de l'activité scientifique appliquée aux textes. Selon don Martín, une telle démarche scientifique permet de mettre en évidence le sens et la valeur de la géopolitique ibérique.

Trois positions différentes se dégagent du corpus sélectionné. Dans la longue introduction aux « *viajes y descubrimientos* » de 1825, Navarrete s'inscrit dans le droit fil de l'argumentaire des différents gouvernements depuis le XVIIIème (une Espagne victime des calomnies du reste de l'Europe) mais il use d'une virulence accrue dans les dernières lignes et affine son argumentaire. L'Amérique ne se sépare de l'Espagne que gagnée par la féroce démagogie des puissances étrangères qui ne cherchent que leur intérêt propre : le réveil de ces jeunes nations abusées sera douloureux, annonce-t-il. Les violences de Robespierre puis de Napoléon sont l'exacte illustration de leur capacité de nuisance. Ils ne laissent derrière eux que « *dolores y arrepentimientos* ». Ne pouvant prendre la mesure politique du mouvement d'émancipation américaine, il invite les habitants du Nouveau Monde à plus de défiance « *llegará el día en que rompiendo el velo que ciega a aquellos habitantes maldigan de los que tan perfidamente han intentado empobrecerlos y dominarlos con su tráfico mercantil e ingeniosas invenciones, separándoles de su madre patria* »²³. C'est pourquoi il termine son texte en évoquant la force de la communauté entre les deux continents, communauté d'histoire, de langue et de religion : « *cuando la cabeza duele, todos los miembros duelen* »²⁴ ; il réaffirme le destin commun et l'histoire commune. Le cadrage idéologique de ce texte répond en partie à ce qu'observait Morales Padrón, la difficulté à mesurer ce qui se joue vraiment en Amérique, ne voir dans les créoles américains que des enfants victimes de fallacieuses promesses qui ne sont que le prélude à une redoutable exploitation commerciale. L'édition scientifique, soignée, des textes de l'histoire hispano-américaine doit donc réactiver ce qui fonde cette communauté en déroute, resserrer les liens distendus. La véritable histoire du Nouveau Monde doit apparaître dans toute sa splendeur, sa vérité, balayant les erreurs, les politiques fallacieuses. Cette histoire exhibe les valeurs de paix d'union et de fraternité, indiscutables à l'aune des documents. Les Américains doivent donc lire ces textes : ils sont autant de preuves des liens créés par l'histoire et qui fondent la légitime défiance à l'égard des autres puissances dont la capacité de nuisance est jugée sans précédent.

Le discours de 1838 présente de sérieuses différences. Navarrete commence par se démarquer de l'historien : « *dejemos a la historia el examen de estos sucesos, (la guerra civil, ambición odios y venganzas), la investigación de las causas que los han producido* »²⁵. Lui se place du côté des archives, du côté de la recherche minutieuse,

²³ Martín FERNANDEZ DE NAVARRETE, *Colección...*, tomo 1, *op. cit.*, Fol. [CXIII].

²⁴ *Idem.*

²⁵ Martín FERNANDEZ DE NAVARRETE, *Discurso leído a la Academia de la Historia por su director el excmo señor don Martín Fernández de Navarrete* en junta de 24 de noviembre de 1837, al terminar el trienio de su dirección en cumplimiento de lo mandado en los estatutos, Madrid, en la oficina de Don

patiente, discrète mais nécessaire des documents, dans le silence des bibliothèques, le terme qu'il revendique est celui de « *colección* ». Il analyse les obstacles et les embûches de la mission de l'Académie, une institution en proie à une crise sociale. Le ton est sombre, il constate l'abandon par l'Espagne de ses propres archives, l'avidité des étrangers à s'emparer des « *despojos de aquellos recuerdos* »²⁶, documents précieux « *que se miran generalmente por nosotros con tanta indiferencia y abandono* »²⁷, faute d'un édifice digne de telles fonctions, faute d'une paix sociale (pilage des couvents, perte irréversible de documents), faute de ressources, victime d'une pénurie chronique comme le démontrent les difficultés de l'édition de Gonzalo Fernández de Oviedo. En effet la chronique générale de Fernández de Oviedo ne sera éditée que 15 ans plus tard.

« *La falta de medios, la escasez de cooperadores, la dificultad de reunir códices y documentos por la interceptación de las comunicaciones* »²⁸ sont autant d'obstacles qui entravent ce que Navarrete appelle de tous ses vœux « *la investigación de la verdad en la historia patria, por lo mucho que debe contribuir a la instrucción de nuestra juventud y al esplendor y gloria de la nación española* »²⁹. Ce discours est lu six ans avant sa mort et donne un tableau assombri d'un homme qui semble fatigué, usé par les résistances que rencontre le travail intellectuel de l'historien dans une Espagne instable et appauvrie.

Pour comprendre l'énergie initiale la nature et le sens du projet de don Martín il faut donc remonter au discours qu'il prononçait le 10 octobre 1800, avec toute la vigueur de son intelligence, à l'âge de 35 ans ; là se trouve me semble-t-il une des plus belles pages de son « *ideario* ». Ce discours est lu dans l'intention d'obtenir un poste d'académicien surnuméraire et fut imprimé en 1802³⁰. Après quelques propos convenus sur le rôle de l'histoire pour « *nuestra ilustración y civilidad* »³¹, il constate qu'un domaine est délaissé, domaine auquel Navarrete affirme consacrer tous ses efforts, son expérience et ses connaissances : c'est l'histoire des premiers navigateurs et découvreurs espagnols. C'est pourquoi le territoire de ses investigations sera celui de la reconstruction des progrès dans *El arte de navegar* ; progrès liés aux sciences mathématiques et aux techniques et stratégies navales, domaines « *poco atendidos* » par l'histoire civile et littéraire.

Eusebio Aguado, impresor de cámara de S.M., 1838, p. 3.

²⁶ *Ibidem*, p. 30.

²⁷ *Idem*.

²⁸ *Ibidem*, p. 48.

²⁹ *Ibidem*, pp.48-49.

³⁰ Martín FERNANDEZ DE NAVARRETE, *Discurso histórico sobre los progresos que ha tenido en España el arte de navegar, leído en la Real Academia de la Historia en 10 de octubre de 1800*, por don Martín Fernández de Navarrete, de la orden de san Juan, capitán de navío de la real Armada y oficial primero de la secretaría de Estado y del despacho universal de marina, con motivo de tomar posesión de su plaza de académico supernumerario, Madrid, Imprenta real, año de 1802.

³¹ *Idem*.

Dans ces pages, Navarrete expose comment à ses yeux l'histoire de la navigation est en vérité une histoire faite d'énergie, de passion et d'audace mais aussi et surtout une histoire de sciences, mathématiques, astronomique, optique et physique en constant progrès. C'est donc toute une reconfiguration de l'histoire de l'Espagne que don Martín nous propose, en traçant de nouvelles lignes de lecture. Les hommes dont il veut faire l'étude sont les navigateurs les plus fameux : Colomb sans doute (et l'on sait l'importance de la recherche que Navarrete mena sur la documentation colombienne) mais aussi Magellan, Elcano, Solís, Mendaña, Quirós, Sarmiento, mais c'est surtout aux concepteurs de traités nautiques qu'il va s'intéresser. Ces derniers sont moins connus, voire oubliés, or ils ont rédigé des traités de l'art de la navigation d'une importance médullaire : ainsi Pedro de Medina, Pedro Nunes, Martín Cortés, Rodrigo de Zamorano, Andrés García de Céspedes etc... Il s'agit d'hommes de science dont les écrits semblent éloignés de l'histoire, moins élégamment rédigés, plus austères, ils sont moins appréciés, ce qui est fort injuste si l'on considère l'excellence de leur mérite.

Que le secret mobile de la navigation soit le commerce, cela ne fait guère de doute et depuis l'Antiquité, science et commerce ont partie liée. Martín Fernández de Navarrete structure sa démonstration selon deux axes, d'une part la navigation est un moteur de l'histoire de l'humanité, d'autre part en elle réside la grandeur d'une nation et tout particulièrement de l'Espagne. La splendeur d'une nation depuis les Phéniciens est le fruit de sa capacité à naviguer ; par la navigation le commerce permet au peuple de s'extraire de sa rusticité. La navigation associée aux connaissances astronomiques, aux instruments inventés aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles devient ainsi l'expression d'une histoire commune, qui lie ensemble Phéniciens, « *Godos* », Arabes, Catalans, Basques, Portugais, Génois, Vénitiens etc... La boussole devenant l'instrument déclencheur de nouvelles ambitions pour des navigations hauturières, ainsi se sont ouvertes les portes de la totalité du monde. C'est donc un tissage multiculturel qui recompose l'histoire de l'Occident européen, une histoire de la mobilité des hommes, orientée vers la connaissance de la totalité du monde. La grandeur de l'Espagne ne se situe donc pas dans le fracas des armes, ni dans le travail apostolique, aussi fervent soit-il, les héros des grandes conquêtes glorifiés dans les chroniques disparaissent au profit d'une entreprise commune de pilotes, de cartographes, de cosmographes, d'hommes de sciences soucieux d'appliquer leur savoir, pour le plus grand bénéfice de tous. Ce qu'il faut connaître et chanter c'est donc la *Suma de geografía* du « *bachiller* » Fernández de Enciso, *El Islario* ou *El libro de longitudes* d'Alonso de Santa Cruz, la chaire de sciences nautiques tenue par Sebastian Cabot ou Alonso de Córdoba, les assemblées savantes de cosmographes, les écoles de pilotes et le cosmographe Hernando Colón avec sa librairie savante de plus de 20 000 ouvrages. Ce sont eux les véritables héros qui portent la gloire de la nation.

C'est du coup la péninsule ibérique tout entière qu'il faut appréhender ; autant Martín Cortés et son *Breve compendio de la esfera* qui sera lu et relu par les Anglais qui

le traduit et le publie à Londres dès 1561 que le *De arte atque ratione navigandi* (1546) du portugais Pedro Nunes, illustre savant qui découvrit la loxodromie et inventa des instruments astronomiques dont Halley tirera le plus grand parti. On l'aura compris, Nunes, Medina, Cortés, Santa Cruz, Ruy Faleiro, inventeurs de l'art et de la théorie de la navigation qui ont eu un rôle dans l'histoire universelle doivent être exhumés de l'oubli de leurs propres compatriotes : « *porque veo con dolor que son y han sido mas conocidos y apreciados de los extranjeros que en su misma patria* »³². La liste est longue de ces hommes de sciences et écrivains qui confortent cette démonstration mais il y a plus : la Couronne eut une politique de promotion de la navigation, de défense et protection des sciences nautiques : « *el gobierno fomentaba con mano generosa tales adelantamientos y estimulaba con quantiosos premios la aplicación y el ingenio* »³³. La raison de cette politique moderne, de défense des sciences était la question du calcul de la longitude qui avait une importance majeure pour la géopolitique du temps, dans le cadre des tracés des frontières entre états et en particulier entre Espagne et Portugal. C'est ainsi que Portugais et Espagnols ont rivalisé d'invention et d'ingéniosité dans la fabrication d'instruments permettant le calcul de la longitude ce qui ne sera acquis qu'au XVIIIème siècle.

Pour Navarrete l'Espagne a en réalité toute sa part dans cette invention : ce fut une multitude d'expériences inégales variées qui furent largement stimulées et rétribuées par la Couronne qui ont permis que d'autres nations finissent par découvrir la bonne méthode. L'enjeu était international : « *los celos del poder y el anhelo de engrandecer e ilustrar su marina estimularon muy pronto a los estados de Holanda a imitar el ejemplo de nuestra nación* »³⁴. Il en fut de même pour l'Angleterre et la France. La conclusion de Navarrete s'impose : la grande aventure humaine de la navigation résida dans l'élaboration des *Artes de navegar* et dans le long aboutissement au calcul de la longitude. L'Espagne a joué un rôle médullaire dans la résolution de cet important problème, résolution qui a lié les nations entre elles dans leur désir d'expansion, ce fut une des clés de la modernité. « *La gloria que resulta a nuestra nación de haberse anticipado este conocimiento* »³⁵ ne fait aucun doute car ces savoirs ne sont pas seulement utiles aux états, mais à l'humanité toute entière³⁶.

Selon Navarrete, en ce début de siècle de tourmente, de guerre de déchirement, l'histoire dont l'Espagne peut s'enorgueillir qu'elle doit reconfigurer avec vigueur est une histoire faite de techniques, de mouvement, de commerce projeté sur toute la surface du globe : cette navigation permet de rapprocher les peuples, et les régions les plus éloignées, la place de l'Espagne s'instaure en surplomb, une sorte de position

³² *Ibidem*, p. 46.

³³ *Ibidem*, p. 47.

³⁴ *Ibidem*, p. 58.

³⁵ *Idem*.

³⁶ « *Redundan en beneficio del género humano* », *Ibidem*, p. 59.

rêvée, dégagée des conflits, des massacres, des guerres. L'Espagne est la nation par laquelle la navigation a généré les plus grands bienfaits : « *reuniendo con los amables vínculos de la paz y fraternidad todos los habitantes de la especie humana separados por la naturaleza por dilatados y peligrosos mares* »³⁷. L'histoire des hommes doit être lue à travers le prisme de l'histoire des sciences appliquées dans la pratique de la navigation pour augmenter les performances, en diminuer les risques et la mettre au service de la prospérité des peuples, de la bonne gestion des Etats. Ces hommes sont « *los varones beneméritos de la nación* »³⁸, à ce titre ils méritent gloire et reconnaissance.

Ce dernier discours condense les idées que Navarrete développera dans sa fameuse dissertation sur l'histoire de la science nautique, qui finit aux yeux de l'auteur par structurer et donner sens à l'histoire tout court, par un effet de grossissement de généralisation, de globalisation des espaces. Tout comme deux siècles avant lui, Giovanni Battista Ramusio, ce savant vénitien auteur des grandes collections de *Navigazione e viaggi* affirmait lui aussi que la navigation était le moteur du progrès de l'humanité mais en la liant étroitement à la recherche des épices³⁹. Fernández de Navarrete a une perspective à la fois plus érudite et plus technique. Il n'y a point chez lui de méditation cosmographique, le périple hasardeux n'est qu'une étape ancienne : les sciences et les progrès techniques protègent maintenant davantage l'homme contre les menaces et les dangers des mers. Plus naviguer c'est aussi mieux naviguer et garantir ainsi la communication entre les peuples. On peut certes voir dans ce discours l'homme des Lumières, assurément mais on peut aussi lire cette « démonstration » comme une sorte de refondation réparatrice de l'histoire de l'Espagne en déplaçant la question de sa grandeur sur le terrain de la mobilité grandissante de l'homme et de la communication des peuples. La géographie prend alors le pas sur l'histoire politique ou militaire, et Navarrete s'inscrit ainsi dans la grande tradition humaniste de la Renaissance. La force de ce discours est qu'il réintègre l'Espagne à travers cet art de la navigation où elle excella dans le concert des nations entreprenantes, modernes ; plus encore, elle y occupe une place originelle, fondatrice.

Il n'est pas inintéressant d'observer qu'à la fin du siècle dans le contexte péninsulaire il y eut d'intenses débats sur les apports de l'Espagne à la civilisation universelle. Ce débat renvoyait encore et toujours au contentieux de la légende noire. Mais Navarrete ne répondait-il pas déjà à cette affirmation de Nicolas Masson de Morvilliers dans la nouvelle encyclopédie de 1782 lorsqu'il s'écriait : « *que doit-on, à l'Espagne, et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe ?* »⁴⁰. Les penseurs des Lumières avaient fait de l'Espagne un pays archaïque n'ayant qu'un rôle négatif pour la civilisation matérielle. Vers 1876, la controverse sur

³⁷ *Idem.*

³⁸ *Idem.*

³⁹ Giovanni Battista RAMUSIO, [1550-1557], *Navigazioni e viaggi*, Torino, col. Millenni, 1978.

les apports scientifiques des Espagnols à la culture universelle rejaillit avec Menéndez y Pelayo ou Rafael Altamira qui s'attachèrent à démontrer le rayonnement de l'Espagne en terme de civilisation et de modernité⁴¹. Je pense que Navarrete a frayé la voie de cette reconnaissance par la récupération d'une tradition à la fois savante et humaniste : c'est là le fondement de son entreprise éditoriale.

En fabriquant cette histoire nautique, en la faisant scintiller, en la cimentant par un travail érudit adossé à une compilation exceptionnelle de documents, en l'extrayant de la gangue de la légende noire, en lui affectant les valeurs irénistes et humanistes, Fernández de Navarrete donnait non seulement sens à son travail mais il exhumait effectivement de belles pages de l'histoire ibérique. Don Martín veut ainsi prendre de la hauteur et mettre en avant la puissance de la navigation, dans un moment où l'Espagne se retrouve dans les frontières étroites de la péninsule. Il compose une histoire intercontinentale telle qu'elle a pu se construire à travers de vastes masses océaniques, en fournit les données objectives, cartographiques, nautiques, en dit les rythmes, ce qui lui permet de façonner la place de l'Espagne dans un processus global, fruit des sciences appliquées autant que de l'audace des hommes. Il met ainsi une vaste érudition au service d'une historiographie refondée sur le plan éthique selon une nouvelle modalité de l'universalisme.

⁴⁰ J.-J.-A. BERTRAND, « M. Masson », *Bulletin Hispanique*, 1922, Volume 24, Numéro 24-2, pp. 120-124.

⁴¹ Je remercie mon collègue David Marcihacy pour ces données qui figurent dans sa thèse : *L'Espagne à la reconquête d'un continent perdu. Une histoire culturelle de l'hispano-américanisme (1910-1930)*, Thèse de doctorat soutenue le 9/12/2006 à Paris III, et dans son article « Raza hispana. Hispanoamericanismo e imaginario nacional », Madrid, CEPC, 2010, pp. 125-132.